

JOSEPH KESSEL

de l'Académie française

LA STEPPE ROUGE

nouvelles

nrf

GALLIMARD

LA STEPPE ROUGE

JOSEPH KESSEL
de l'Académie française

La steppe rouge

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.
© Éditions Gallimard, 1923.*

A la mémoire de mon frère Siber.

*Le chant de Fedka
le Boiteux*

Fedor Ivanitch Zoubov et Eudoxie Nicolaïevna, sa femme, formaient un ménage très uni.

Mariés depuis seize ans, ils avaient l'un pour l'autre une affection sans transports qui suffisait à leurs médiocres exigences sentimentales. Le goût du luxe leur faisait également défaut et depuis que Fedor Ivanitch, qui était professeur de géométrie, avait été nommé au gymnase de N..., ville universitaire de la Volga, ils se trouvaient parfaitement heureux.

Leur bonne entente était renforcée du fait qu'Eudoxie Nicolaïevna, petite femme maigre et ratatinée, était fort bavarde et que son mari, d'un naturel taciturne, avait une faculté infinie d'écouter sans entendre. En vérité, au temps de leurs fiançailles, Eudoxie Nicolaïevna avait été gênée par l'air glacé

de Fedor Ivanitch, mais elle avait attribué cette froideur à l'infirmité de son fiancé, qui était boiteux de naissance. Elle le classa parmi les tristes et se tranquillisa.

Cette opinion sur Fedor Ivanitch, qui, d'ailleurs, était générale, ne répondait point à la vérité. Il la devait à une certaine lenteur de mouvements et à la fixité d'un visage qui, par des pommettes aiguës et des yeux étirés, révélait une ascendance tartare encore proche.

Mais cela n'empêchait point Zoubov d'avoir pour la vie un goût méthodique. Il s'intéressait à son métier; savait profiter des vacances, des livres, des journaux. Estimé de ses collègues, bien noté par l'administration, ponctuel et consciencieux, il tirait de sa situation un orgueil tempéré par une intelligence froide. Il aimait par-dessus tout l'ordre, les principes fermes, les joies sérieuses qui ont des limites connues d'avance. Il avait en outre un penchant très vif à s'analyser et l'étude de son caractère lui procurait un plaisir toujours neuf, car elle confirmait l'opinion qu'il avait de lui-même comme d'un homme de tête froide, de cœur solide et de nerfs éprouvés.

— Il faudrait chez nous beaucoup de gens comme moi, pensait-il avec satisfaction. Dos-

toïevsky aurait trouvé moins de héros, mais les choses iraient mieux.

Quelques souvenirs toutefois le gênaient dans l'estime où il se tenait. Il lui était fort pénible de se rappeler que dans les beuveries universitaires il dépassait tous ses camarades en déchaînement ou qu'un soir, revenant du théâtre en voiture avec Eudoxie Nicolaïevna il avait roué de coups le cocher qui n'allait pas assez vite à son gré. Il ne comprenait pas davantage pourquoi certains airs tziganes lui brouillaient la vue, crispaient ses doigts, brûlaient ses veines d'un désir de sauvage bacchanale, ni pourquoi, certains jours, il éprouvait une volupté sadique à torturer ses élèves de questions insolubles, à voir pâlir un adolescent sous une insulte à peine déguisée.

Mais ces anomalies étaient si rares dans sa vie qu'il ne pouvait leur accorder d'importance.

Aux premiers jours de la révolution il apprit à s'estimer davantage encore. Toutes les idées de liberté, dont il voyait, comme d'un vin trop jeune, les cerveaux grisés, lui paraissaient puériles et inadaptées à la nature humaine. Il écoutait avec mépris ses collègues, dont quelques-uns portaient des favoris blancs, bénir

la Douma et avec une sorte de haine ses élèves chanter la *Marseillaise* dans les cours du gymnase.

« Ce n'est pas un avocat qu'il nous faudrait pour gouverner, mais un préfet de police et à poigne encore! » dit-il un soir à Eudoxie Nicolaïevna, en pensant à Kerensky. « Libres, libres, crient-ils tous. Et en quoi, je te prie? Du désordre, voilà tout! Je leur en ficherais moi de la liberté, si je pouvais! »

Eudoxie Nicolaïevna qui n'avait jamais entendu son mari dire d'un trait une si longue phrase, pensa que les choses devaient aller bien mal et se signa en soupirant.

Chaque jour exaspérait davantage Fedor Ivanitch. Mais, en automne, des nouvelles confuses arrivèrent des capitales russes, annonçant une émeute ou une révolution, on ne savait. Le professeur ne cacha pas sa joie.

— Allons, toutes ces bêtises sont finies, pensa-t-il. Le tsar va revenir et quelques sotnias de cosaques remettront tout en ordre ici à coups de nagaïka.

Cependant la ville s'animait d'un trouble bouillonnement. On voyait errer des soldats aux traits farouches, carabine au poing et qui n'obéissaient plus. Les autorités avaient des

visages défaits. Dans les quartiers ouvriers des émissaires véhéments discouraient à voix basse. Et, par un matin pluvieux, s'éveilla le bruit des fusils et des mitrailleuses.

— Qu'est-ce ? gémit Eudoxie Nicolaïevna.

— Les bolcheviks, je pense, répondit Zoubov. Tant mieux, ce sera plus vite terminé.

Il affectait son calme ordinaire en prononçant ces mots, mais dès les premiers crépitements, une étrange nervosité s'était insinuée en lui et il fallait qu'il raidît sa volonté pour ne pas laisser entendre dans sa voix le frémissement qui lui crispait la gorge.

Étonné, il s'ausculta. De la peur ? Ah ! non ! C'était au contraire une espèce d'allégresse, une anxieuse et exquise attente. Tâchant de se maîtriser, il alla vers la fenêtre qui donnait sur la rue. Une salve toute proche secoua les vitres et Fedor Ivanitch sentit soudain son cœur battre sur un rythme fou. Comme elle faisait mal et comme elle était douce en même temps, cette angoisse étrange !

Pendant Eudoxie Nicolaïevna s'était blottie dans un coin où son corps exigu semblait réduit encore par la terreur. Elle murmurait :

— Fedor Ivanitch, ne reste pas à la fenê-

tre, pour l'amour de Dieu. Une balle est vite entrée.

Mais il ne l'entendait pas. Ses yeux étaient très vagues, comme décolorés. Les coups de feu se précipitaient; des cris montaient de la rue. Le sentiment imprévu qui bouleversait Zoubov s'amplifiait à chaque détonation, à chaque clameur. Un demi-sourire éclairait son visage jaune, découvrant des dents aiguës.

Eudoxie Nicolaïevna, sans savoir pourquoi, s'effraya davantage de ce sourire que de la bataille.

— Fedor Ivanitch, gémit-elle, qu'as-tu ?

Il cria d'une voix brutale et passionnée qu'elle ne lui connaissait point :

— Tais-toi. Écoute.

Une troupe en déroute passait sous la fenêtre. On entendit un bruit d'armes, des imprécations, des plaintes. Puis des cris de triomphe, des injures qui clamaient la haine et la victoire. Et cela parut à Zoubov une merveilleuse musique dont il était seul à percevoir la mesure secrète et la sauvage mélodie.

De la sueur lui montait au front. Il étouffait. Eudoxie Nicolaïevna, le voyant tout à coup se diriger vers la porte, poussa un faible cri.

— Où vas-tu ?

Il la regarda, surpris, comme si son existence venait de lui être seulement révélée. Et devant cette femme tremblante, sans chair ni sang, dont les paupières n'avaient plus de cils et sur les mains de qui l'émotion faisait saillir des petits veines brunes, Zoubov n'éprouva pas de pitié. Il se sentit étranger à elle et pour toujours.

— Où je vais ? Dans la rue..., dit-il.

— Pourquoi ? Mais pourquoi ? cria-t-elle.

— Pourquoi ? répéta Fedor Ivanitch.

Cette question, pour une seconde, fit revenir en son esprit la lucidité dont il avait été si fier. Oui, pourquoi descendait-il se mêler à la plèbe qu'il haïssait ? Quelle ivresse l'emportait et que signifiait ce délire ? Il hésita comme un homme ivre qui, dégrisé par un coup de vent, se voit au bord d'un abîme. Mais la rumeur de la ville en bataille s'enflait toujours et balayait en lui toute velléité de raison, tout effort de volonté.

Il ne répondit rien à sa femme qui, n'osant avancer vers lui, demeurait dans son coin, les mains tendues, et ouvrit violemment la porte comme s'il s'échappait. Elle entendit sur les premières marches de l'escalier le bruit

de son pas claudicant qui se perdit bientôt dans le tumulte...

La rue qu'il habitait depuis six ans parut neuve à Zoubov. Il trouva un âpre charme au visage clos des maisons, aux trottoirs déserts. Tout était transformé en ce jour étrange, et l'air et le ciel et la clarté. Il avançait à l'aventure, plein d'un désir imprécis et menaçant. Il ne pensait ni aux insurgés ni à leurs adversaires. Les partis, les idées, les revendications, tout cela n'avait pas d'importance. Seules, comptaient cette atmosphère d'inquiétude, de lutte, cette rue où il marchait seul et la fantaisie sonore de la fusillade.

Il s'arrêta brusquement. Un grondement venait vers lui. Zoubov ne songea pas à fuir. L'événement prodigieux qu'il attendait était peut-être dans ce puissant murmure qui approchait. Bientôt il reconnut le bruit d'un moteur.. Un camion passa devant lui à toute allure, puis un autre et d'autres encore.

Ils étaient chargés d'ouvriers armés. Les hommes étaient si nombreux sur les lourdes voitures que celles-ci disparaissaient sous leur sombre grouillement. Entassés près du chauffeur, sur la plate-forme, sur les garde-boue, assis, debout, couchés, serrés, pressés les uns

JOSEPH KESSEL

La steppe rouge

Des scènes de la vie privée en Russie bolcheviste. Un professeur de mathématiques calme et pondéré devient communiste et commissaire du peuple, maltraite sadiquement un village; il meurt chef d'une bande antisoviétique après avoir brûlé vifs dans la grange où ils dorment ses compagnons prêts à le trahir. — Une petite fille de treize ans, instruite de ses droits et débauchée par un vieillard, échoue sur le trottoir à Moscou : elle tue un client ivre pour lui voler son portefeuille et s'achète une poupée; arrêtée, elle demande qu'on lui rende le jouet acheté avec l'argent du crime. — Un père et son petit garçon de dix ans sont fusillés; mais le petit garçon n'a pas été tué, il revient chez sa mère et sa sœur qui soignent sa blessure; une cousine le dénonce; la mère empoisonne l'enfant avec du laudanum plutôt que de le rendre à ses bourreaux. — Une mère ne trouve plus son fils chez elle en rentrant; quelques jours plus tard, elle apprend son exécution en voyant le bourreau chinois vendre au marché le chandail vert pomme de l'adolescent. — Un jeune bourgeois poursuivi est caché dans une cellule de fou furieux par son ami médecin-aliéniste; il passe une nuit entière à se défendre contre le dément qui occupe avec lui la cellule : quelques mois plus tard, parvenu à se mettre en sûreté, il rencontre dans la ville où il a trouvé refuge... le dément, autre bourgeois en parfaite santé morale et qui, de son côté, durant la terrible nuit l'avait cru fou furieux. — Pour ne pas être exécuté par une femme-bourreau, un prisonnier se procure du poison qu'il confie à un de ses compagnons; il est un jour appelé par les gardiens à une heure si insolite qu'on ne peut savoir si c'est pour être libéré ou exécuté. Il penche pour la seconde hypothèse et veut se suicider, mais son ami, qui penche pour la première, refuse le poison. L'ami libéré ne réussit pas à savoir ce qu'il est advenu de son compagnon.

Ce livre, le premier de Joseph Kessel, a révélé d'emblée un écrivain formé à l'école de la vie.

nrf

